

crois que tu seras l'homme de l'Angleterre le plus heureux, si tu peux faire sentir à Madame de Suffolck ce qu'elle seule ici me paroît digne d'inspirer.

Buttington m'exhorta vainement à modérer mon ambition ; pour mieux lui prouver le cas que je faisois de ses sages remontrances, je le chargeai de me trouver trois petites maisons, toutes trois éloignées l'une de l'autre. Il plaisanta beaucoup sur des précautions si prématurées ; mais je lui dis si affirmativement que je le voulois ; & l'état glorieux dans lequel il m'a vu à Paris, lui a inspiré pour moi un si profond respect, qu'il n'osa pas me contredire plus long-tems. En attendant que je commençasse à mettre mes grands projets en exécution, & pour éviter que je ne m'ennuyasse, il me fit faire connoissance avec une lingere assez honnête pour avoir toujours chez elle les plus jolies ouvrières de Londres, & pour nous les prêter, quand nous voulons nous délasser un peu de la majesté qu'exigent les grandes passions.

Enfin je parus à la cour ; & la reine, à laquelle mon père avoit toujours été fortement attaché, m'y reçut avec la plus flatteuse & la plus particuliere dis-

tion. J'allai au cercle le soir même, & j'y trouvai dix ou douze beautés, plus blanches, plus seches, plus guindées, plus prudes les unes que les autres, qui, toutes pourtant, me lorgnerent malgré leur décence naturelle. Aucune de celles que je m'étois destinées, n'y étoit encore. Enfin Madame de Suffolck arriva. Elle affecta de me regarder peu. A son émotion, à sa rougeur, à son embarras, je jugeai qu'elle ne m'avoit pas aussi impunément regardé qu'elle s'en flattoit peut-être. De mon côté, je feignis tout ce qu'elle sentoit ; & le respect que je mis dans mes regards, n'en bannit pas cette impression de desir dont les femmes sont toujours flattées, & auquel effectivement Madame de Suffolck, malgré sa modestie, me parut assez sensible. Quoique les comtesses de Pembroock & de Rindsey arrivassent peu de tems après, je ne crus pas devoir me partager. La passion que je commençois à inspirer, étoit un coup deoudre ; & je ne pouvois, à mon tour, me dispenser de paroître en avoir reçu un. A Paris, j'aurois annoncé mes dispositions par des regards hardis & peu ménagés, qui ne les auroient pas moins décelées à tout le monde, qu'à la fem-



258 LES HEUREUX  
me même pour laquelle j'y aurois été ;  
mais j'étois dans une cour où les galan-  
teries d'éclat ne réussissent point , &  
où l'on n'a pas encore pu persuader aux  
femmes qu'on ne les aime que médio-  
crement, quand on ne les déshonore pas.

Je trouvai cependant, malgré tous  
les ménagemens dont je croyois avoir  
besoin, le moyen de dire à la duchesse  
des choses flatteuses & de lui laisser  
entrevoir que je ne l'avois pas vue, sans  
lui rendre intérieurement tous les hom-  
mages qu'elle méritoit. Quoiqu'elle pa-  
rût se prêter peu à la conversation, &  
qu'elle ne me laissât ni lui dire tout ce  
que j'aurois voulu, ni lui parler aussi  
long-tems que je l'aurois désiré, il ne  
me fut pas difficile de juger, moins en-  
core à son embarras qui fut extrême,  
qu'à la promptitude avec laquelle elle  
termina notre entretien, de l'impression  
qu'il faisoit sur elle. C'étoit m'avouer  
qu'elle craignoit de m'entendre ; & si les  
femmes de son genre peuvent s'ennuyer  
des galanteries des gens qui leur sont in-  
différens, elles ne les redoutent jamais.

La reine, ce jour-là, faisoit tirer  
une loterie de bijoux. Contre l'usage où  
elle est de n'y admettre jamais d'homme,  
elle voulut que j'en fusse, comme étran-

ORPHELINS. 259  
ger, & sans tirer à conséquence. Le sort  
m'y favorisa : le lot le plus considérable  
m'échut ; & comme c'étoit un bijou éga-  
lement galant & magnifique, j'en aurois  
sur le champ fait hommage à Madame  
de Suffolck, si la reine eût voulu me  
le permettre. Dans mes projets, une  
distinction si éclatante étoit en apparen-  
ce une étourderie, mais dans le fond  
elle ne m'en auroit que mieux servi ;  
plus la préférence que je voulois don-  
ner à la duchesse auroit été marquée,  
plus le sacrifice que j'en aurois paru  
faire à celle des femmes qui en auroit  
été tentée, lui auroit prouvé d'amour.  
Ce fut donc avec un extrême regret,  
que je me vis forcé de renoncer à une  
idée si fine. Je la suivis cependant en  
partie ; & le soir même, Madame de  
Suffolck reçut, avec une lettre fort ga-  
lante, le bijou qui m'étoit échu. Butting-  
ton se tuoit de me dire que j'étois fol,  
qu'elle ne manqueroit pas de me jeter  
tout cela à la tête, la première fois  
qu'elle me rencontreroit ; que la du-  
chesse, qui étoit haute & fière, vouloit  
être respectée, & méritoit en effet de  
l'être, s'offenseroit de la façon libre  
dont je lui exposois mes intentions, &  
que sûrement elle feroit un éclat qui me



160 LES HEUREUX  
donneroit, & avec raison, le dernier  
des ridicules. Quelque respect que j'eusse  
pour les lumieres de Buttington, je ne  
voulus pas croire un mot de tout cela.  
Sûr d'avoir donné à Madame de Suffolck  
à rêver plus agréablement qu'il ne pen-  
soit, puisque, tout au moins, j'avois  
flatté son amour-propre, loin de l'évi-  
ter, comme il me le conseilloit, j'allai  
le lendemain prier mylord Dorset, son  
ami intime, de me présentet à elle le  
jour même. Je n'avois pas eu besoin  
pour le sentir, que M. de Buttington  
eût pris la peine de me dire que ma con-  
duite avec elle étoit très-familier; mais  
en convenant avec lui de la chose, je  
n'étois pas d'accord avec lui sur les sui-  
tes. Comme je ne voulois pas cepen-  
dant qu'elle pût attribuer la prompti-  
tude avec laquelle je lui avois parlé de  
mes sentimens, à des espérances qui, en  
la blessant, auroient du moins retardé  
ma victoire, ce ne fut qu'avec le plus  
hypocrite respect que je l'abordai. Je scus  
même jouer si bien cette sorte d'embar-  
ras qu'on éprouve auprès de ce qu'on  
aime, que vous-même, que vous, à qui  
je dois tous mes talens, y auriez peut-  
être été trompé. Avec quelque soin  
qu'elle me cachât ses dispositions, il me

ORPHELINS. 261  
parut qu'elle me scavoit plus de gré de  
l'effet qu'elle faisoit sur moi, qu'elle ne  
me vouloit de mal de la lettre que je lui  
avois écrite, & que le judicieux Butting-  
ton avoit jugé si hasardée. J'ai toujours  
cru qu'il faut distinguer chez les fem-  
mes les penchans des préjugés, & que  
quand on satisfait les premiers, on a  
assez peu de chose à craindre des autres.  
Je ne m'étois pas trompé jusques-là en  
suivant cette maxime, & Madame de  
Suffolck ne la démentit pas. Sçavez-vous  
bien que cela me feroit presque croire  
que l'amour & la vanité pourroient bien  
être nés avant la vertu?

Madame de Suffolck qui ne vouloit  
pas se livrer au goût que je lui inspirois,  
veilla sur elle-même avec la plus sévere  
attention, & sûrement crut qu'il ne se  
pouvoit pas que j'eusse saisi aucun de  
ses mouvemens. Rien de ce qui se pas-  
soit dans son ame, quelque secrètement  
qu'il s'y passât, ne m'étoit pourtant  
échappé. Si la conversation fut froide,  
mes regards ne le furent pas, & toutes  
les fois que je parus oser les porter sur  
elle, j'y mis tant de langueur & d'ex-  
pression, qu'elle ne put pas douter que  
je ne fusse l'homme du monde le plus  
sérieusement pris. Ce fut avec un plaisir



extrême que je m'apperçus du trouble que lui caufoit ma présence ; & je n'en eus pas moins , lorsque pour s'en affranchir , & nous obliger à terminer notre visite , elle nous dit qu'elle alloit chez la reine. Ces combats me plaisoient d'autant plus , que je n'en avois jamais vu , du moins , qui fussent réels ; & que quand on est de sang-froid , & qu'ils n'impatientent pas , tous ces petits débats d'une femme contre elle-même , & cette alternative perpétuelle de foiblesse & de vertu , donnent à qui sçait en jouir avec philosophie un fort agréable spectacle. Ce n'étoit pas que je ne trouvasse dans Madame de Suffolck assez de charmes pour desirer sa possession ; mais elle étoit si décente , & j'étois si peu accoutumé à aimer cela , que mes desirs , affoiblis par la dignité de son maintien , étoient plutôt pour moi un amusement qu'un supplice. Mais je ne m'apperçois pas qu'insensiblement je vous en fais subir un ; je vais finir une lettre déjà trop longue , & me reposer moi-même de la fatigue de l'avoir écrite. Je n'en crois pas davantage que je puisse vous envoyer mon histoire par fragmens ; & comme je vous écrirai jusques à ce que j'aie trouvé une occasion

sûre pour vous faire remettre mes lettres , il se pourra bien que vous les receviez toutes à la fois. Vous y gagnerez , si elles vous intéressent , & si elles vous ennuient , vous pourrez en cesser la lecture , & la couper où j'aurai paru moi-même vous l'indiquer.



## LETTRE SECONDE.

JE vous ai dit dans ma précédente lettre , mon cher duc , que Madame de Suffolck nous avoit congédiés sur le prétexte spécieux d'aller chez la reine. Je m'y rendis pour l'y voir ; ce fut en vain ; soit qu'elle eût fait des réflexions qui l'eussent empêché de s'y rendre , soit qu'elle eut eu , pour n'y pas aller , quelque autre raison , elle n'y vint pas , & m'obligea sensiblement d'avoir pris ce parti. J'inférai de cette rigueur qu'elle se tenoit ( car je ne donnai pas à son absence d'autres motifs ) qu'elle étoit bien fâchée contre elle-même ; & sans compter qu'elle ne pouvoit pas mieux m'instruire de ses sentimens , qu'en me montrant qu'elle me croyoit dangereux pour son cœur , elle me donnoit , en ne venant pas , la liberté de parler à Madame